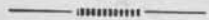


*A Monsieur Doffier de l'Institut
cette étude synthétique d'une station paléo-néolithique
de transition*

Sincère hommage de l'auteur

Docteur A. MORLET



A. D. Morlet

RTP 1190P

GLOZEL

Extrait du n° 12 des 'Cahiers d'Histoire et d'Archéologie'



LARGUIER, Imprimeur
39, Rue Emile-Jamal
-- NIMES --
1932

130078

Glozel

La querelle de Glozel — puisque querelle il y a eu, — est-elle un fait unique en préhistoire ?

« Chaque fois, a écrit le Professeur Bayet, qu'une découverte capitale s'est faite en archéologie, ce fut le même concert de contestations, la même fureur d'attaques. »

« C'est même à cela, ajoute-t-il, qu'on reconnaît souvent le mieux qu'une découverte importante est vraie. »

Lorsque Boucher de Perthes, simple employé des douanes, établit l'existence de l'homme quaternaire, en montrant dans les alluvions anciennes de la Somme des haches en silex à côté d'ossements de grands mammifères disparus, il vit s'élever contre lui tous les savants de l'époque. Et la lutte dura près de vingt-cinq ans !

Quand « l'amateur » en préhistoire qu'était de Sautuola, ou plutôt quand sa petite fille âgée de 7 à 8 ans, découvrit les étonnantes peintures quaternaires d'Altamira, on les déclara fausses. Les préhistoriens français lui adressèrent M. Edouard Harlé, ingénieur et expert très compétent, dont les conclusions scientifiques furent écrasantes : tout était moderne, chimiquement moderne ! De nos jours encore M. A. de Mortillet, me confiait au sujet de ces chefs-d'œuvre, avec un délicieux sourire : « *Les petits pâtres espagnols dessinent si bien !* ».

Piette, — qui n'était pas non plus un archéologue de profession. — trouva la même opposition lorsqu'il découvrit les galets peints du Mas d'Azil, avec d'incontestables rudiments d'une écriture. C'étaient, assurait-on, ses ouvriers qui peignaient les galets de l'Arise avec l'ocre du gisement !

Je pourrais citer bien d'autres exemples : celui de Lartet qui révéla au monde l'existence d'un art quaternaire dans le Périgord et vit d'éminents savants de l'époque crier au faux ; celui de M. Salomon Reinach qui, lorsqu'il publia la statuette aurignacienne de Grimaldi, dut affronter les mêmes dénégations, les mêmes criailleries ; celui de Ricardo Severo

qui, après avoir publié les premiers documents de l'écriture d'Alvao, dut s'expatrier en Amérique pour échapper à la vindicte de ceux dont ses découvertes gênaient les théories !

Voyons quels problèmes, archéologique, paléontologique, épigraphique, artistique et anthropologique est venu tout-à-coup poser Glozel avec sa civilisation jusqu'alors insoupçonnée ?

« Ce qui m'ennuie dans vos trouvailles, m'écrivait avant de venir sur les lieux, un éminent archéologue, c'est qu'elles paraissent se tenir en l'air. »

Au début, en effet, par leur nouveauté, leur étrangeté même, les pièces de Glozel pouvaient sembler ne tenir à aucune autre civilisation. Mais comme le reconnut sur place l'archéologue, dont je viens de citer l'opinion *a priori*, il n'en était rien.

En réalité, la période glozélienne, avec son industrie microlithique du silex, ses aiguilles en os, ses harpons à une ou deux rangées de barbelures, ses sagaies, et surtout ses gravures et sculptures animales, d'un réalisme étonnant, se rattachait directement à l'étage magdalénien.

Tant et si bien que des critiques en sens opposé ne se firent pas attendre. Quelques préhistoriens retardataires nous reprochèrent bientôt de ne pas tenir compte du fameux hiatus entre le paléolithique et le néolithique ! (Ce sera en effet le sort de Glozel de se voir reprocher simultanément certaines particularités dans les deux sens opposés.)

Quoiqu'il en fut, en me basant sur nos découvertes, je pus dès le mois de Mai 1927, formuler la théorie de la connexion directe (non de la simple juxtaposition de deux industries différentes), de la dépendance du Néolithique ancien et du paléolithique final. En effet, avant la découverte du gisement de Glozel, on enseignait la disparition subite de l'art de La Madeleine, s'éteignant sans descendance. Les Aziliens, disait Piette «avaient des butins et ne gravaient plus». Or, les Glozéliens qui avaient continué à dessiner et à sculpter les animaux au milieu desquels ils vivaient, et en particulier des rennes, devaient forcément nous apparaître comme les héritiers directs de la civilisation magdalénienne.

« Mais, me diront des préhistoriens, — qui ont tout de même laissé le fameux hiatus aux tenants directs de son inventeur, — que faites-vous du mésolithique ? »

« Il était condamné en naissant », m'écrivait un Maître qui n'a pas besoin de titres, — selon la forte expression de M. le Professeur Peixoto, — M. Salomon Reinach.

Nul plus que moi, n'a de profonde admiration pour le grand savant, — que la Science officielle laissa mourir dans une effroyable misère, — que fut Jacques de Morgan, l'auteur de la théorie du mésolithique. Mais, en préhistoire « quelle que soit la valeur d'une théorie. — a écrit un paléontologue renommé, qui malheureusement n'a pas cru devoir appliquer à Glazel cette large vue d'esprit, — il ne convient pas de se dissimuler son caractère provisoire. »

Dans le mésolithique de Jacques de Morgan, la disparition des arts devait être complète, la pierre polie et la poterie ne pouvaient être contemporaines du Renne. Cependant les préhistoriens belges, les plus dignes de foi, ont reconnu dans les stations magdaléniennes de la Meuse et de la Lesse l'existence d'une céramique, qui précisément, comme à Glazel, était d'une pâte grossière et peu cuite. Et dernièrement dans son étude sur « La Frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc », le Dr. Henri Martin écrivait : « Contre un de ces crânes j'ai trouvé malencontreusement un fragment de poterie d'aspect assez grossier. Je connais d'avance l'objection qui me sera faite : la poterie paléolithique n'existe pas. Mais les ossements de Renne existaient auprès de nos squelettes, et ceux-ci ne seront pas contestés. »

À Glazel, dans une seule et même couche archéologique d'argile jaune, sans distinction stratigraphique possible, nous avons trouvé des gravures et sculptures animales, des galets de roche locale au tranchant poli et de la céramique. Et la présence fréquente, sur ces objets, de mêmes signes alphabétiques, excluait la possibilité d'un mélange d'industries chronologiquement différentes. Nous avons-là, la preuve fondamentale de la connexion directe, sans période mésolithique intercalaire, du néolithique ancien avec la fin de l'âge du Renne.

Le Glazélien occupe dans la période de transition (*que l'on peut fort bien appeler MÉSOLITHIQUE (1), si l'on veut, à*

(1) L'École Italienne propose d'employer « pour l'ensemble des civilisations paléolithique supérieure et mésolithique le terme général de miolithique, destiné à montrer qu'il s'agit d'un seul et même stade de culture. »

condition d'en élargir la définition, en ne lui donnant plus que le sens de PÉRIODE DE TRANSITION) à la fois le versant paléolithique. le sommet et une partie du versant néolithique.

Au point de vue paléontologique, les découvertes de Glozel se heurtèrent en France à un dogme non moins intangible: celui de l'impossibilité de recueillir dans un même milieu archéologique des ossements de Renne, de la pierre polie et de la poterie.

Je dis en France, car nous venons de voir que les préhistoriens belges avaient depuis longtemps démontré l'existence de la céramique dans les stations magdaléniennes de la Meuse et de la Lesse.

Toutefois, si des paléontologues obstinés n'acceptaient pas un fait nouveau qui dérangeait leurs théories, d'autres savants avec l'éminent Doyen Depéret, bien que surpris tout d'abord de trouver le Renne dans un milieu, qui comprenait déjà la céramique, voulurent, avant de se prononcer, étudier sur place l'ensemble de nos trouvailles et explorer eux-mêmes la couche archéologique.

Mais après de minutieuses recherches, M. Depéret n'hésita pas à proclamer sa conviction qui était également celle d'autres savants Lyonnais, de M. Roman, professeur de géologie à la Faculté des Sciences, de M. Mayet, professeur d'Anthropologie, de M. l'Abbé Martin, professeur de géographie physique à la Faculté Catholique et d'un savant danois qui les accompagnait, M. Madsen, Directeur du Service géologique du Danemark.

«La présence indiscutable, quoique sans doute très rare du Renne à Glozel, proclama M. Depéret à l'Académie des Sciences, s'ajoute à d'autres réminiscences magdaléniennes de l'outillage pour m'amener maintenant à admettre que le gisement de Glozel se rapproche du Paléolithique final avec lequel il s'apparente à la fois par la faune, par l'outillage et aussi, comme il a été dit, par l'écriture.»

Le problème de l'écriture était de beaucoup le plus important de tous ceux que souleva Glozel,

« Cela casserait trop de choses ! » écrivait un spirituel auteur belge dans l'*Echo du Soir*. Et il ajoutait : « Une erreur établie vaut mieux qu'une vérité inconmode. »

Pendant d'éminents linguistes avaient déjà fait remarquer avec Flinders-Petrie qu' « il était impossible que le court alphabet phénicien, ou tout autre fond semblable, ait été le point de départ de tous les systèmes d'écriture connus. » Et le savant épigraphiste anglais concluait : « Nous ne sommes, qu'au début de ce grand problème et un jour viendra où un plein panier de tessons trouvés dans quelque ville inconnue de l'Asie Mineure ou de la Mésopotamie ouvrira un nouveau chapitre ».

Ce nouveau chapitre qu'entrevoyait Flinders-Petrie, je l'ai ouvert au mois de Mars 1926 en publiant l'*Alphabet de Glozel* (signes alphabétiformes de l'écriture glozélienne)... malheureusement pour moi, non d'après des trouvailles effectuées en Asie Mineure ou en Mésopotamie, mais d'après celles que j'avais faites au centre même de la France !

Une fois de plus, — car M. S. Reinach avait déjà démontré dans son *Mirage Oriental* que la connexion des antiquités occidentales et égéennes devait s'expliquer par un courant de civilisation allant de l'Europe septentrionale sur l'Asie Mineure, — l'adage, approuvé par la science officielle, « Ex Oriente lux » se trouvait en défaut pour l'écriture. Les Phéniciens nous avaient seulement rendu aux époques historiques un alphabet simplifié que leurs ancêtres avaient reçu de l'Occident, longtemps auparavant. Comme y insiste le Professeur Peixoto, dans un article, traduit déjà en plusieurs langues, « la civilisation avait passé d'Europe en Asie, comme plus tard elle est revenue en Grèce et dans le reste de l'Europe par l'Inde et l'Égypte, comme maintenant elle retourne de nouveau d'Europe aux Indes et au Japon. Le zig-zag de la culture, la spirale de la civilisation tourne autour de la terre. Glozel a simplement rectifié le point de départ (jusqu'à présent connu) : « ex Occidente lux. »

Pendant, il faut bien le dire, les signes linéaires déjà fort évolués de l'écriture de Glozel (2), soulevaient, au point de vue de l'évolution des alphabets de graves objections. On était en présence d'une véritable écriture. Or, on chercherait vaine-

(2) Voir pages 170 et 171 de « Glozel » — G. Desgranchamps, Éditeur, 105, Boulevard Brune, Paris,

ment dans les vestiges de la civilisation quaternaire les pictographes figuratifs d'où seraient issus ces signes alphabétiformes.

C'est qu'avant nos publications, le premier stade de la figuration de la pensée, était calqué beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien.

Piette, — dont les galets coloriés du Mas d'Azil furent en leur temps aussi contestés que ceux de Glozel, — avait bien entrevu la vérité, mais il n'osait l'exprimer que comme seconde hypothèse : « Les caractères sont choses de convention écrivait-il ; au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques. » Mais partageant les idées de son temps, il s'efforçait, en première hypothèse, de trouver au début une écriture hiéroglyphique, représentée, croyait-il, par les trouvailles de Lourdes et d'Arudy, alors qu'aux yeux de tous ce ne sont que des dessins d'ornementation.

Depuis, Flinders Petrie a établi que, même en Egypte, ce furent bien des signes et « non des peintures qui constituèrent le système primitif ». Là aussi « avant l'adoption des hiéroglyphes, il existait une écriture linéaire. »

A la suite de la démonstration de Flinders Petrie, basée sur ses découvertes de signes linéaires gravés à la pointe sur des tessons de poteries très archaïques et des constatations que j'avais faites à Glozel, j'ai cherché s'il n'était pas possible d'expliquer logiquement cette évolution des écritures d'apparence paradoxale et contraire à l'enseignement officiel.

Je crois y être arrivé dans un essai qui a paru dans le *Mercur de France* du 1er Novembre 1931. « L'hypothèse d'une origine hiéroglyphique de l'écriture, écrivais-je dès 1927, est calquée beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien. Ne voit-on pas par une étude plus approfondie que les signes hiéroglyphiques n'ont fait leur apparition qu'avec de puissants empires ? ».

En réalité, les signes figuratifs, devenant plus tard hiéroglyphiques, se rencontrent toujours en même temps que des monuments gigantesques, révélant un *imperium*, que ce soit en Egypte, en Assyrie, en Crète, au Mexique, en Chine. Ces écritures ne furent créées qu'après la soumission des clans à une autorité conquérante. Il s'agit d'écritures d'Etats. Il y avait alors nécessité à être compris de tous, notamment pour la collecte des impôts, alors que les signaux primitifs, vrai-

semblablement appropriés à peindre les sons des différents idiomes, étaient souvent fort éloignés les uns des autres et restaient incompris des étrangers.

Au point de vue chronologique, l'hieroglyphisme n'est que le produit secondaire d'une administration impérialiste. D'ailleurs, nées artificiellement avec les empires, les écritures hiéroglyphiques partageront leur sort et disparaîtront avec eux sans jamais essayer.

Les écritures linéaires, par contre, apparaissent dès les temps quaternaires. Ce sont les écritures «princeps». Faut-il rappeler les inscriptions paléolithiques de La Madeleine, Rochebertier, Laugerie-Basse, Balmori, Gourdan, Saint-Marcel, Grotte de la Vache, Montespan-Ganties, Mas d'Azil, Lorthet, Isturitz, Combe-Cullier pour ne citer maintenant que celles dont la découverte est antérieure à la mise au jour des inscriptions glozéliennes ?

Ce furent ces signaires paléolithiques occidentaux qui, portant en eux la force raciale des clans, servirent de base, au début du Néolithique, à la création d'une véritable écriture générale, capable de commémorer, pour des hommes de même race, ce qui leur avait paru digne de mémoire.

L'art animalier de Glozel pose un problème artistique qui n'a pas encore été envisagé dans toute son ampleur. Les représentations d'animaux par la gravure et la sculpture que les artistes de la Madeleine avait élevées à un si haut degré de perfection se retrouvent à Glozel avec la même finesse et la sûreté de trait qui caractérisent les œuvres paléolithiques. Certaines figurations animales de notre station peuvent, sans exagération, être comparées à beaucoup d'œuvres quaternaires. Il y a surtout un ensemble de sculptures sur os, se détachant en bas-relief, qui apporte la preuve indéniable que l'art animalier paléolithique ne s'était pas éteint sans descendance.

D'autre part l'art consommé avec lequel ont été exécutés ces dessins est beaucoup trop vivant pour qu'on puisse y voir le travail d'un copiste attardé. Les artistes primitifs qui ont exécuté ces œuvres, voyaient autour d'eux, des rennes, des ours, des panthères, etc. dont l'allure, le port de la tête, le jeu aisé de tous les muscles leur étaient familiers. Les mouvements des animaux sont saisis et exprimés avec une vérité que seul

peut atteindre l'observateur direct de la nature. Voici, en particulier, ce qu'a écrit au sujet de notre Renne marchant, M. Brinkmann, Directeur du Musée Zoologique de Bergen : « La qualification de «renne marchant» est tout-à-fait juste. Ce n'est pas seulement la position des jambes qui le démontre mais le renne présente justement une inflexion caractéristique du cou quand il marche qui est reproduite d'une façon frappante dans le dessin. »

« C'est la vie même, l'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course », s'écriait le grand artiste, peintre et écrivain Jacques-Emile Blanche, à la vue des gravures et sculptures de Glozel.

« Je parle en critique d'art, si vous voulez, insistait-il dans *l'Intransigeant* du 9 août 1928. Eh bien ! les dessins que j'ai vus sont prodigieux. Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui sauraient les faire : Picasso, qui a passé toute sa vie à imiter, à copier, à arranger tous les arts avec un génie qui lui est propre, ou, à un autre degré, Bourdelle. Seuls les artistes chinois du X^e siècle ont eu dans l'histoire un sens aussi direct de la nature, de la vérité de la nature. »

Et Servais-Detilleux, l'éminent peintre et statuaire belge, dessinant le cheval de «Chez Guerrier», pour illustrer son étude parue dans le *Mercur de France*, me disait plein d'admiration : « Vous ne vous rendez pas compte de ce qu'est une telle gravure pour nous autres du métier. Vous savez que la base de la sculpture est la compréhension exacte du volume des choses. Les artistes glozéliens possédaient cette qualité indiscutable de sculpteur et de graveur. »

Et plus tard, M. Detilleux écrivait dans le *Mercur de France*:

« Je restai émerveillé devant certains objets gravés. Les galets trouvés à Glozel peuvent être considérés comme des œuvres d'art du plus haut intérêt. Il est incontestable que tout cela est fait d'après nature. »

Ainsi donc, la gloire des magdaléniens, chasseurs et artistes, devra désormais être partagée avec les Glozéliens qui, non seulement fixèrent par des signes conventionnels les modulations de la voix mais encore furent les dignes héritiers, — et les égaux — des graveurs paléolithiques.

Pouvons-nous aller plus loin et d'après l'étude anthropologique des ossements recueillis faire des rapprochements ethnographiques ?

Il nous eût fallu pour cela le squelette entier de l'Homme de Glazel et nous n'en possédons que des fragments car les Glazéliens pratiquaient l'incinération partielle après décarnisation. Quelques morceaux d'os seulement, spécialement choisis, étaient conservés pour être placés dans les sépultures, alors que l'ensemble du squelette était brûlé.

Cependant, s'il n'est pas possible de faire une étude complète du squelette, « il se dégage des faits, écrit M. Buy, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de Médecine de Clermont-Ferrand, qui me paraissent indiscutables et donnent la possibilité d'émettre des hypothèses justifiées »

Les voici :

« Il est indéniable que les os soumis à notre examen sont tous d'une épaisseur plus marquée qu'à l'époque actuelle. Un fragment de frontal à 1 cm d'épaisseur, par conséquent le double de l'épaisseur normale.

Les cassures se font remarquer par une patine très accentuée.

Les dents sont très usées au niveau de la face triturante.

Sur un pariétal gauche, on constate à la face externe une dépression située un peu en avant de la suture pariéto-occipitale et dirigée à peu près parallèlement à la suture. A ce niveau l'épaisseur de l'os est diminuée. On ne rencontre jamais cette disposition dans les races actuelles. Il ne semble pas qu'il s'agisse d'un traumatisme : la table interne n'est pas bombée. Je crois que l'explication la plus plausible est celle d'un lien serré et étroit ayant déterminé une pression plus marquée sur la région supérieure et latérale.

Les os offrent à leur surface des éraflures, entailles, encoches... il s'agit de vrais traumatismes anciens. Les éraflures ou encoches donnent bien l'impression de coups de silex pratiqués volontairement ou maladroitement sur la surface de l'os. Et particulièrement la profusion d'encoches que l'on observe sur la tête d'un fémur m'entraîne à penser que, dans le déchargement présépulcral, les Glazéliens avaient pratiqué une véritable désarticulation de la hanche.

Les maxillaires inférieurs présentent des saillies plus accentuées au niveau des insertions musculaires. On constate une sorte de relèvement en tubercule élargi de la région voisine de

la symphyse mentonnière, tubercule élargi qui donne au menton une disposition large et carrée. Or, c'est sur ce tubercule élargi, continuation de la ligne oblique externe, que s'insèrent le triangulaire des lèvres (muscle de la tristesse) et surtout le carré du menton, muscle qui abaisse toute la lèvre inférieure et détermine une impression de terreur et d'effroi.

L'épaisseur du cylindre osseux des fragments de fémur est plus considérable qu'à notre époque la ligne âpre plus rugueuse et surtout d'un relief plus accentué ».

Voyons maintenant comment les Glozéliens schématisaient dans leurs arts plastiques certaines parties du corps humain. Pour cela étudions tout d'abord le masque néolithique sans bouche.

Comme pour l'écriture, les auteurs classiques placent en Orient, l'origine de ce masque.

Seul M. Salomon Reinach, après avoir constaté avec M. de Quatrefages l'analogie de ces curieuses représentations de la céramique de la seconde cité d'Hisarlik avec les sculptures des grottes de la Marne, avait établi que la connexité des antiquités occidentales et orientales tenait au contraire à un courant de civilisation allant primitivement de l'Occident en Orient.

Les découvertes des masques sans bouche de Glazel, se plaçant avant la disparition du Renne du Centre de la France, vinrent tout à coup apporter une éclatante confirmation à la thèse du Mirage Oriental. En même temps, elles ruinaient la thèse officielle des Orientalistes, *Inde ira*. Et lorsque une découverte semblable sera faite dans la couche Robenhausienne des fouilles du Martinet, dans le Lot-et-Garonne, son auteur n'arrivera pas à cacher sa surprise : « Mais ma plus grande surprise fut la trouvaille de la sculpture représentant un masque néolithique sculpté sur pierre détachée et reposant entièrement dans la couche 4 (Robenhausien) ». Cependant le masque sans bouche remonte, en France, aux temps quaternaires. Il apparaît nettement sur la figurine à la Capuche de Brassempouy, magnifique sculpture en ivoire, dont le fini ne permet pas de supposer que l'absence de bouche n'est due qu'à un oubli de l'artiste.

Recherchons maintenant à quelles idées, magiques ou funéraires, semblent avoir obéi les Glozéliens en modelant des faciès sans bouche.

Schliemann, — qui, de simple marchand de chaussures, devait un jour devenir le génial découvreur d'Hisarlik, — trop imbu d'études grecques faites sur le tard, avait cru y reconnaître l'image de la chouette, l'oiseau cher à Minerve !

Grâce à la trouvaille dans les tombes et dans le gisement même de Glozel, de nombreux vases en forme de « têtes de mort », ornés du masque néolithique sans bouche, nous croyons pouvoir proposer une autre conception de l'origine et du sens symbolique de ce faciès sans bouche. Pour nous, les tribus néolithiques, frappées de la déformation des traits de leurs morts, ont cherché à la reproduire pour caractériser les vases funéraires. L'extrémité supérieure des poteries s'arrondit en forme de crâne. Au-dessous de la bosse frontale apparaît le masque néolithique : des trous orbitaires à la place des yeux ; des arcades sourcilières proéminentes et incurvées ; un nez court qui n'a gardé que son ossature.

Mais pourquoi, me dira-t-on, aucune figuration de la bouche, si apparente sur le squelette ?

La volonté de représenter le symbole de la mort peut seule expliquer cette omission. Pour ces peuples primitifs ce qui devait, dès l'abord, distinguer un mort d'un vivant c'est qu'il qu'il ne pouvait plus parler. La représentation de la mort, qui est le grand silence, demandait la suppression de la bouche. Ainsi, le masque néolithique sans bouche, improprement appelé « tête de chouette » depuis Schliemann, était né de la représentation symbolique d'un crâne. C'était aux yeux de l'homme préhistorique l'effigie de la mort, qui caractérisait les vases funéraires.

Il était donc naturel d'étendre cette image aux idoles, gardiennes des tombeaux. Façonnées en argile, elles se présentent soit avec les attributs virils, soit avec les deux sexes. Mais, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la statue complète d'une divinité nue. C'est la figuration du masque néolithique sans bouche, ou effigie de la mort comme nous venons de le voir, au milieu des organes de la génération. Et comme les organes qui créent la vie entourent, sur ces idoles le faciès funéraire, peut-être ces statuettes indiquent-elles la croyance des Glozéliens à une nouvelle vie dans l'au-delà.

A côté des idoles se voient à Glozel des empreintes de mains sur tablettes d'argile.

Les représentations de la main apparaissent dès les temps

quaternaires dans les grottes ornées de Gargas, d'Altamira, de Castillo.

À Glozel, la main droite seule est représentée. Sur certaines tablettes, il s'agit d'une empreinte sans retouche. Sur d'autres, au contraire, en plus grand nombre, on voit un véritable modelage de la paume. La main a bien été préalablement imprimée à plat sur l'argile, puisque le pouce, doigt d'opposition, se trouve représenté de côté, dans sa position normale. Son extrémité apparaît pointue et son renflement musculaire est vu de profil.

Mais, alors que dans sa partie inférieure, la paume de la main se dessine toujours imparfaitement à l'impression, à Glozel, l'empreinte de la paume se termine par une dépression arrondie qui en complète le dessin. La retouche a été faite au doigt. Elle réunit par une courbe le sillon du pouce à celui de l'auriculaire et donne à la main glozélienne l'aspect d'une main de Fatma.

Ces mains sont toutes fort grandes et surtout très larges.

Si maintenant nous recherchons la signification de ces empreintes de mains, il faut nous rappeler que deux d'entre elles ont été trouvées en place. La première était imprimée sur une des 16 plaques d'argile qui constituaient le dallage de la fosse ovale ; l'autre appartenait au mobilier de la tombe II. Nous croyons donc que les empreintes de mains se rattachaient également à une coutume funéraire et peut-être faut-il y voir une pratique magique propre à écarter certains maléfices !

« Beaucoup des difficultés qu'on vous a créées au sujet de l'authenticité, me disait M. G. Wilke, l'éminent préhistorien allemand qui vint étudier nos collections sur place, viennent de ce qu'il s'agit ici, en totalité, d'objets funéraires. Rien ne ressemble à un objet faux comme un objet funéraire, car il est généralement intact, sans usure, paraissant sortir des mains de l'ouvrier. Quelle différence avec l'outil qui a servi dans la vie courante, cassé, détérioré, usé ! Si, par inexpérience, un préhistorien veut juger de l'un par l'autre, il est tout naturellement amené à considérer l'objet funéraire comme faux ».

Les remarques techniques, si judicieuses, de M. Wilke expliquent, en effet, des erreurs de jugement sur Glozel, commises de bonne foi. Mais, il faut bien le dire aussi, la violence

et l'acharnement de certaines critiques, ne relevèrent d'aucune conception scientifique !

Quoiqu'il en soit, chaque jour de nouvelles trouvailles semblables aux nôtres, viennent établir aux yeux de tous l'authenticité de Glozel. Il semble bien d'ailleurs que ce soit la règle en préhistoire. Les magnifiques peintures d'Altamira ne furent définitivement admises que lorsque Rivière en eût découvert de semblables dans la grotte de la Mouthé. Les galets coloriés du Mas d'Azil furent contestés jusqu'au jour où l'on s'aperçut que deux galets peints semblables se trouvaient depuis longtemps dans une vitrine du Musée de Carcassonne.

Ainsi en est-il pour Glozel.

« Alvao nous fournit en ce moment, écrivait au mois de février 1928, M. le Professeur Mendès-Corréa, un document d'un intérêt palpitant et de tout premier ordre. Il s'agit d'un fragment de grand vase d'argile grossière portant une inscription en caractères ayant plus de ressemblance avec les alphabets ibériques et surtout avec l'écriture si discutée de Glozel qu'avec l'alphabet phénicien. L'authenticité de cette pièce est évidente, son caractère archaïque n'offre aucun doute ».

Et il conclut : « Le témoignage d'Alvao, inconnu de M. Morlet et de M. Fradin il y a quelques mois encore est d'une éloquence formidable ». En effet, sur ce tesson se voyait pour la première fois le signe alphabétique composé de deux traits horizontaux, spécial à l'écriture de Glozel et l'échelle à cinq branches.

Depuis, les découvertes d'inscriptions glozéliennes se sont multipliées aux quatre coins de l'Europe.

Le Professeur Andriesescu, Directeur du Musée National des Antiquités de Bucarest, a publié une hache polie du musée régional de Folticeni, portant gravés un cervidé, retournant la tête, et une inscription alphabétique semblable à celle de Glozel.

Le Professeur Tafrahi, Directeur du Musée Archéologique de Jassy a donné dans la *Revue Archéologique* la reproduction photographique de deux nouvelles inscriptions néolithiques récemment mises au jour à Bunesti.

Nous connaissons maintenant les inscriptions alphabétiques de Seltch, sur tessons de poterie ; celle du galet d'Ar-lon ; celle de la Newton-Stone ; celle de Sardaigne publiées en 1900 par M. Von Landau, etc... etc....

Il y a encore la belle inscription glozélienne du bâton de commandement du musée de Santander et celle du poignard

de la grotte de Caubeta (Hautes-Pyrénées), que vient de publier le Commandant Rousseau.

Et la liste n'est pas close, car Glozel a attiré de ce côté là l'attention des archéologues qui n'examinaient pas attentivement les simples galets, trouvés au cours de leurs fouilles. Seuls les silex les passionnaient.

...

« Ce sont les âpres batailles scientifiques d'aujourd'hui, disait M. E. Herriot sur la tombe de M. Depéret, en rappelant son rôle dans la querelle glozélienne, qui font la science de demain ».

« La vérité, avait déjà écrit sur nos trouvailles le Professeur Peixoto, est un soi-disant mensonge de la veille, qui alors contrariait la certitude humaine ».